

Herman PARRET

Universités de Louvain et d'Anvers

**SENS HOMOGENE ET SENS HETEROGENE
LES DOMAINES DE LA SEMANTIQUE ET DE LA
PRAGMATIQUE**

1

Ce n'est que depuis un siècle environ que le *sens* en tant que tel s'est constitué comme thème explicite de réflexion philosophique¹. La philosophie traditionnelle au cours des temps classique et moderne traite de l'être et des étants, de l'univers et de l'homme, de sa psychologie, ses discours et ses cultures, de ses devoirs à l'égard des communautés et des sociétés. La thématique classique des philosophes se développe ainsi, comme si le sujet connaissant, qu'il soit homme de science ou homme de la rue, se rapportait en toute transparence à l'objet donné dans le monde et toujours *déjà là* achevé, en attente d'une récupération progressive et de plus en plus parfaite par l'esprit. Cette Voie Royale de la réflexion philosophique, depuis Platon, accorde tous les privilèges d'abord à l'ontologie et, après la révolution copernicienne, à l'épistémologie. En effet, rien ne s'interpose entre l'objet à connaître et le sujet qui connaît. Le débat change évidemment de ton et de perspective quand les grands subversifs, Nietzsche d'abord et ensuite Marx et Freud, vont intercaler de l'opacité essentielle dans la relation entre le sujet humain et l'objet mondain.

Toutefois, en marge de cette Voie Royale, et accusant avec insistance l'empire glorieux de l'ontologie et de l'épistémologie, on a pu écouter, depuis les Sophistes, la voix *sémiotique*, celle précisément qui essaie de nous rendre sensible au fait capital et bien

1 Une version plus développée de cet article sert d'introduction à mon volume *Le sens et ses hétérogénéités*, Paris, Editions du CNRS (Coll. Sciences du langage), 1991 (à paraître).

souvent méconnu que les choses du monde *signifient*, tout comme les actions et les productions humaines. Le problème reste de savoir si on a le droit de détacher cette couche de signifiante aussi bien du versant ontologique neutre, les choses «en elles-mêmes», que du versant épistémologique, les facultés de connaître. La sphère sémiotique en effet se veut intermédiaire mais autonome, et c'est ainsi qu'elle exerce ce pouvoir extraordinaire et dangereux d'opacifier la relation bipolaire sujet/objet. Cette «voix sémiotique», détestée par Platon et après lui par la haute tradition philosophique, se manifeste pourtant avec insistance et de multiples façons dont la première est sans doute la rhétorique et la sophistique. Si la *vérité* est affaire d'*épistémè*, l'esprit la construisant à partir des données mondaines, le *sens* (si évidemment on consent à détacher sens et vérité) sera affaire de *doxa*, de parole et de persuasion, de sophistique et de rhétorique. Celui qui accepte la pertinence constitutive de la sphère sémiotique sera condamné avec vigueur au cours de l'histoire de la pensée comme s'il minait et subvertissait la mentalité scientifique et même l'attitude éthique. Toutefois, Aristote, sage et subtil, construira sa *Rhétorique* en admettant qu'elle comporte une systématique qui impose ses régularités aux passions humaines. Reste que toute sphère dont le *sens* transcende la relation transparente entre l'objet connu et le sujet connaissant, est tenue de marginale, de peu sérieuse et de moralement dangereuse. Il est intéressant de noter une certaine dédramatisation chez Locke qui accepte, avec le bon sens qui caractérise l'empirisme britannique, la possibilité même d'une autonomisation ou d'une objectivation de la *semeiotikè*. La sémiotique alors aurait pu se constituer comme une nouvelle *Protè Philo-sophia* remplaçant ainsi le couple ambitieux et traditionnellement dominant de l'ontologie et de l'épistémologie. Locke, en effet, présente qu'il y a une problématique du *sens* - il parle en fait plutôt de «signes» suggérant ainsi qu'il y a des entités «signifiantes» structurées entre elles de façon autonome et sans renvoi direct au monde des choses. Cette proto-sémiotique ne se développe évidemment que dans la périphérie de la «grande» tradition philosophique qui ne se laisse contraindre que par le modèle *bipolaire* et *dichotomisant* opposant ainsi l'esprit ouvert (même s'il est structuré et constitutif, à partir du tournant copernicien chez

Kant) à un monde qui se prête honnêtement à une récupération directe par la théorisation scientifique et par les pratiques des communautés humaines.

2

La réflexion philosophique change de paradigme au dix-neuvième siècle en ce que la force de description et surtout d'explication de la modélisation *bipolaire* (sujet connaissant/objet connu en relation de transparence) sera radicalement mise en question. Bien de nouvelles propositions en philosophie et dans les sciences sociales en témoignent. Elles reposent toutes sur la reconnaissance de l'opacité des discours, des corps, des raisonnements. On reconnaît qu'il y a du *sens*, non réductible à la vérité ou à une «fonction» renvoyant à sa «condition» objective et référentielle. Frege introduit en philosophie de la logique une distinction qui fait démarrer, dans sa technicité, tout un développement extrêmement fructueux, celle entre *sens* et *référence*. La sémantique n'est plus simplement vérifonctionnelle : l'expression linguistique *ajoute* un élément essentiel de signification par la façon même dont elle projette sa perspective déterminante sur les objets mondains. Ce sens-là surgit dès qu'il y a activité discursive ou incarnation linguistique. Ce serait sans doute un rapprochement discutable que de placer Frege dans la tradition du maître de la suspicion qu'est Nietzsche, ou de le mentionner dans un même geste avec Freud. Néanmoins, pour ces deux auteurs également, la relation bipolaire sujet connaissant/objet mondain est subvertie par le *sens* émanant, cette fois, du sentiment, voire de la corporéité et son refoulement dans l'inconscient. La découverte de Frege n'atteint évidemment pas les mêmes profondeurs. Et pourtant, on sait combien elle a été salutaire. Deupis Frege on ne peut plus faire l'économie, en logique et en philosophie du langage, du *sens*, même si le sens chez lui n'a pas le soubassement fort et global qui fait l'objet des philosophies de Peirce et de Husserl -en effet, la sémiotique peircienne et la phénoménologie husserlienne se sont construites à partir de l'acceptation, assumée par ces deux grands philosophes, de la dominance du *sens*.

Peirce introduit le notion de *signe* dans ses textes anticartésiens de 1860 (les *Harvard Lectures*)² pour indiquer qu'une expression linguistique n'a pas de relation bipolaire et transparente avec un fragment du monde. La sémiotique de Peirce est trichotomique, et l'*interprétant* sert de pôle dynamisant de la relation triangulaire interne du signe (representamen, objet, interprétant). Sans interprétation il n'y a pas de sens : l'interprétation présuppose et produit en même temps la «vie de la semiosis». C'est donc la nécessité de l'interprétation qui empêche les représentations linguistiques et plus globalement sémiotiques d'être purement «expressives» ou vérifonctionnelles. Ainsi Peirce fait une double proposition : la réalité, qu'elle soit mondaine ou humaine, *signifie* par nécessité (ce qui ne signifie pas n'appartient pas à notre réalité), et le *sens* ominprésent qui nous surplombe et nous entoure n'existe qu'au niveau transpositif de l'activité d'interprétation. La *semiosis* est partout où on interprète : l'interprétant qu'est l'être humain (non pas en tant que contenu psychologique ou position sociologique mais en tant que *signe* lui-même) fonctionne sous la dominance du *sens*.

Husserl, au début de ce siècle, parle évidemment un autre langage. Toutefois, le long chemin qui mènera des *Recherches Logiques* à sa philosophie du *Lebenswelt* n'est qu'un brillant effort de récupération de ce *sens* dominant qui, dans sa plurivocité et son omniprésence, détermine la structure même de notre perception du monde, de notre activité de (proto-) logicien et de grammairien, du vécu quotidien, des intersubjectivités des plus intimes aux plus sociétales. L'histoire de la phénoménologie husserlienne est sinuëuse et la thématique de la dominance du sens se développe de plusieurs façons bien complémentaires. C'est ainsi que Husserl propose dans les *Recherches Logiques* l'idée d'une éidétique du langage et d'une grammaire universelle qui fixeraient les formes des signification indispensables à tout langage, tandis que dans des textes plus récents le langage apparaît comme une manière originale de viser certains objets, comme l'opération par laquelle les significations, qui, sans lui, resteraient des phénomènes privés,

² Voir ses *Textes anticartésiens* (Présentation et traduction de J. Chenu), Paris, Aubier, 1984.

acquièrent une valeur intersubjective et finalement une existence idéale. On ne peut pas ne pas mentionner Merleau-Ponty dans ce contexte puisque c'est lui qui va éliminer de l'enseignement husserlien toute couleur idéalisante : le sens n'a rien d'apriorique, comme le pensait encore le Husserl des *Recherches Logiques*, il existe à partir d'une parole qui incarne une intention significative se donnant corps. Merleau-Ponty n'oublie pas pourtant qu'une *tension* domine la sphère du sens, celle entre l'intention significative et le système des significations disponibles, des instruments signifiants qui peuplent déjà nos mondes et qui « contraignent », d'une certaine façon bien déterminante, la créativité de notre intentionnalité. C'est bien cette tension qui casse l'homogénéité du sens, comme on le verra dans un instant (voir 4). Il importe en ce lieu seulement que la phénoménologie, d'abord chez Husserl le fondateur et ensuite chez ses meilleurs disciples français, place la réflexion philosophique dans son entièreté sous la dominance du *sens*, et que, tout comme la sémiotique de Peirce, elle fonctionne comme le déclencheur d'un nouveau paradigme, d'une nouvelle *Protè Philosophia* remplaçant l'ontologie et l'épistémologie. Il n'est pas difficile de concevoir pourquoi la phénoménologie a pu s'allier si facilement avec l'herméneutique : le texte à déchiffrer, les discours à « traduire », les paroles à interpréter, les cultures à comprendre, voici encore la *dominance du sens* présumée par la technique herméneutique de transposition.

3

La dominance du sens -thèse qui s'impose en philosophie depuis la sémiotique peircienne et la phénoménologie husserlienne rend les linguistes plutôt sceptiques. Bien sûr, aussi longtemps que l'on a pu se cramponner à l'ancienne conception aristotélicienne selon laquelle la langue est un répertoire d'éléments reflétant les entités constitutives d'une réalité unique et universelle, il n'y avait pas de raison explicite de scepticisme. La langue en tant qu'écriture de l'âme est purement « expressive » puisqu'elle traduit les concepts que l'âme se forme de la réalité universelle. Cette idée va se perpétuer dans le *Tractatus* de Wittgenstein où la proposition d'une séquence discursive (une phrase, par exemple)

sera comprise comme *représentation* d'un fait, comme *modèle* d'un état de choses, et où les mots signifient les choses qu'ils désignent. La première raison du scepticisme de linguistes sensibles au fonctionnement communicatif du langage concerne bien le *solipsisme* qui découle de cette conception archi-classique qui va d'Aristote au premier Wittgenstein. Le monde dans lequel nous communiquons parce que les mots sont solidement ancrés dans une chose donnée, est le monde de la solitude la plus angoissante : le monde sûr des choses dont nous parlons est tout dans notre discours, dans le discours de chacun de nous, irrémédiablement isolé de toute autre personne. Wittgenstein affirme dans le *Tractatus* : «La chose que le solipsisme *pense* est entièrement juste, sauf qu'elle ne se laisse pas *dire*, mais se *révèle*. Que le monde soit *mon* monde se révèle dans le fait que les limites *du* discours (celui que je comprends seulement) dénotent les limites de *mon* monde» (5. 62).

Les techniciens de la linguistique scientifique qui dominent le paysage allemand depuis Schlegel et Humboldt évitent autant que possible la discussion philosophique concernant l'aristotélisme linguistique. Ils sont bien plus intéressés à la description des caractéristiques externes des langues et à l'analyse des rapports entre différentes langues, sachant que toute *sémantique* (par exemple, l'étude des relations entre signifié et culture) doit rester bien hypothétique. On constate la prudence jusque chez Bréal qui propose pourtant explicitement un programme de *sémantique* vers 1913. La «peur du sens» s'installe en linguistique scientifique (cette peur étant sans aucun doute liée à la peur de toute théorie générale) : mieux vaut s'intéresser à la phonologie et à la morphologie et laisser de côté la *sémantique*. On étudie la forme externe pour échapper au sens, et la linguistique scientifique fait de cette stratégie un véritable drapeau. On laisse aux philosophes (Peirce, Husserl) la glorification du *sens* et le traitement des problèmes découlant de l'aristotélisme linguistique et menant au solipsisme méthodique du premier Wittgenstein. Linguistique et philosophie se séparent au nom de l'idéal scientifique.

Saussure, lui aussi intéressé en premier lieu au «fait linguistique concret», prendra vite ses distances à l'égard de la linguisti-

que «positiviste» en proposant avec de plus en plus de vigueur que «la langue est un système serré, et la théorie doit être un système aussi serré que la langue». La question centrale et insistante est et restera pour lui : comment déterminer l'*identité* d'une *forme* linguistique? Il n'admettra ni la voie formaliste (l'*identité* d'une forme linguistique est garantie par l'*identité* ou la similitude du matériau acoustique dont elle est faite) ni la voie «philosophique» (comme il le dit lui-même au sujet de Whitney : la solution aristotélicienne selon laquelle l'*identité* d'une forme linguistique résulte de son lien sémantique avec la chose désignée). Saussure tente une nouvelle voie : la réalité d'une entité linguistique est sa *valeur*, la valeur, et donc par conséquence le signifié d'un mot, étant entièrement fonction du système dont fait partie le mot. Toutefois, Saussure devra conclure que le rapport entre le monde des signifiés et le monde des signifiants est «en quelque sorte mystérieux». Echappe-t-on au solipsisme méthodique dont Wittgenstein se fait un point fort? Le locuteur saussurien produit des mots parfaitement dotés de signifiés, mais trouve-t-il le moyen d'établir de quelle façon il les transmet aux autres? Transmet-il quelque chose de plus aux autres que les vibrations sonores de ses mots? Faut-il quand-même conclure à l'impossibilité de communiquer puisqu'on ne parvient pas à explorer le monde des signifiés sans tomber dans des antinomies (on ne transcende jamais la constatation de l'existence de systèmes linguistiques *fermés*), voire à se débarrasser du *doute sémantique* qui circule tentaculairement dans notre culture contemporaine?

Il est vrai que l'asémantisme de la linguistique historique et «positiviste» s'est développé en antisémantisme dans la plupart des linguistiques contemporaines les plus cohérentes (en guise d'exemple : la linguistique générative et son précurseur, le structuralisme américain). Domine la thèse que le contenu sémantique des expressions linguistiques est scientifiquement insondable et qu'il vaut mieux s'occuper d'autre chose, de syntaxe en toute préférence. Ce scepticisme sémantique donne raison, au moins à *première vue*, à une autre thèse sceptique selon laquelle les mots et

3 R. Godel, *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale*, Paris-Genève, 1957, 29.

les phrases n'ont pas de signifié stable, et que le sens dans sa richesse originale n'est récupérable que «littérairement», voire «mystiquement». La *sémantique*, dit-on alors, qu'elle soit philosophique (d'Aristote au premier Wittgenstein) ou scientifique (positiviste, au dix-neuvième siècle, ou formaliste, au vingtième siècle), fait faillite devant ses apories et ses impossibilités de déterminer l'identité des significations et de leur communication.

Saussure avait déjà entrevu les solutions, là entre autres où il écrit dans les *Sources manuscrites* : «Il est nécessaire de reconnaître qu'en cela (dans le jugement d'identité ou de non-identité d'un élément linguistique) il y a un élément *subjectif, mais commun à toutes les personnes*. Il est difficile, autrement, de voir où il y a identité», et encore «Le système de signes est fait pour la collectivité, et non pour un individu, comme le vaisseau est fait pour la mer... Le système... *tend toujours à trouver le milieu où seulement il vit*»⁴. Il semble donc y avoir, nous déclare Saussure, des bases *subjectives* de la signification, et le dernier fondement est dans la communauté qui adopte le système. Le vaisseau ne mérite d'être étudié pour autant qu'il se comporte en mer, et «la langue est alors le vaisseau à la mer, non plus en chantier : on ne peut déterminer sa course *a priori*, par la forme de sa coque. Et il suffit de considérer la langue comme quelque chose de collectif, de social...»⁵. Il faut bien mettre en rapport deux coordonnés : le système et la société (ou, mieux, la communauté). Bien étrangement, Saussure nous pousse dans ces très beaux textes vers la *pragmatisation* du sens, et ceci en fonction de la transcendance du *doute sémantique*. On s'approche alors bien vite du *second* Wittgenstein qui «pragmatise» radicalement : «Pour une *large* classe de cas, sinon pour tous, où l'on utilise le mot *signifié*, on peut le définir ainsi : le signifié d'un mot est son *usage* dans la langue» et encore «Et le *signifié* d'un mot est... expliqué en indiquant qui le porte»⁶. En effet, la thèse de la *dominance du sens* est parfaitement justifiée, même en linguistique scientifique, si

4 R. Godel, *op. cit.*, 139, et les *Notes 1908-1909* de Saussure, n. 26.

5 *Notes 1908-1909* de Saussure, 25-26.

6 L. Wittgenstein, *Philosophical Investigations*, Oxford, Blackwell, 1953, 49.

l'on parvient à *pragmatiser* le sens, en abolissant ainsi tout scepticisme sémantique (qu'il soit de nature aristotélicien ou positiviste). Ce geste de pragmatization généralisée ne se réalisera évidemment pas dans une pragmatique de type Morris (la pragmatique étant pour Morris le domaine des relations entre les signes et les usagers) : le Wittgenstein des *Philosophical Investigations* nous propose d'ailleurs l'antidote nécessaire pour combattre le «nouveau positivisme» incarné par Morris, les behavioristes et l'*Ecole de Vienne*. Le «sens comme usage» n'est en fait qu'un syntagme quelque peu démagogique pour exprimer des positions plus palpables comme elles ont été formulées par les pragmatiques contemporaines : théorie des actes de discours, logique conversationnelle, analyse de discours, analyse conversationnelle, etc. Ne peut-on pas dire que la «sémantique linguistique», comme elle a existé (à peine, il faut le concéder) à partir de Bréal et dans le cadre du structuralisme saussurien, n'est en fait qu'un intermède qui n'a jamais pu conjuguer l'autonomie de la sémantique et son opérationnalité? Et que cette sémantique-là se dissout maintenant par une *pragmatization* qui réinstaure la *dominance du sens*, retrouvant ainsi les intuitions proposées depuis bien longtemps et de façon si convaincante par la sémiotique de Peirce et la phénoménologie de Husserl?

4

Peirce tout comme Husserl (et Merleau-Ponty après lui) nous enseignent que le *sens* est partout où il y a le monde et la réalité, partout où il y a des sujets et des communautés. En plus, ils enseignent -et c'est là qu'il fallait en venir- que cet empire du sens n'est pas *homogène*, mais un champ de ruptures, de fractures, de brisures, bref que le sens couvre un champ d'*hétérogénéités*. Cette constatation n'est évidemment pas absente des *Philosophical Investigations* non plus, et c'est ainsi que nombre de pragmatiques contemporaines ont pu se placer sous le patronage de Wittgenstein. Il suffira d'évoquer quelques lignes de force des façons dont Merleau-Ponty et Wittgenstein abordent le «statut» du *sens hétérogène*.

Il est intéressant de voir comment Merleau-Ponty discute dans son livre au titre révélateur *Sens et non-sens*⁷ les réductions effectuées par la psychologie, la linguistique et la sociologie à l'égard du *sens*. Ces réductions, en fait, vont dans la direction d'une homogénéisation ou d'une objectivation des faits constatés, au delà de *notre* perception, de *notre* discours et de *notre* communauté. Ne pas céder au réductionnisme consisterait à établir une «communication», un «mélange de l'objectif et du subjectif», d'«épouser ces ensembles typiques», «des comprendre en les revivant», bref ne pas se distancier en créant une homogénéité dans les phénomènes totalement externalisés. Ce n'est que pour le regard objectif et froid de l'homme de science que les phénomènes sont *homogènes*. Une fois qu'il y a de l'investissement, de l'engagement du sujet dans ces mêmes phénomènes, le *sens* commence à *s'hétérogénéiser*. Merleau-Ponty constate le même réductionnisme en linguistique là où le langage est vu comme une mosaïque de faits «sans intérieur», et en sociologie (il mentionne Durkheim) où le social est vu comme conscience collective et non pas comme «intersubjectivité, rapport vivant et tension entre les individus»⁸. Ce réductionnisme des sciences humaines a comme résultat : l'objectivation, la systématisation et l'homogénéisation. Merleau-Ponty prétend que cette option scientifique et objectivante repose en fait sur l'attitude naturelle selon laquelle nous nous constituons en observateur absolu, «croyant être en présence d'un monde et d'un temps que notre pensée survole et dont elle peut à volonté considérer chaque partie sans en modifier la nature objective»⁹. Ce n'est qu'en cessant de vivre dans l'évidence de l'objet que nous apercevons indissolublement la subjectivité radicale de toute notre expérience, même de l'expérience scientifique, et sa valeur de vérité. On peut par conséquent retenir de ces inquiétudes de Merleau-Ponty que la science, par son souci d'objectivation et de systématisation, se crée par réduction du *sens homogène*, d'une part, et d'autre part que seule la subjectivation de nos objets de connaissance (le psychologique, le discursif, le social) transformera ces «objets» en champs de ruptures, de fractures, en «sens hétérogène».

7 Paris, Nagel, 1948.

8 *Op. cit.*, 155-157.

9 *Op. cit.*, 162.

Personne mieux que Wittgenstein a dénoncé cette maladie philosophique de la systématisation et de l'homogénéisation, pour en proposer la thérapie. Les jeux du langage manquent de fondement et d'essence comme ils manquent d'«objectivité». Pour dissiper les illusions classiques concernant le *sens*, notamment la sublimation ou l'hypostase du *sens*, Wittgenstein va démontrer que le sens a une *relation interne* avec la compréhension (*understanding*). La compréhension chez Wittgenstein joue le rôle de la subjectivation chez Merleau-Ponty en tant que stratégie d'hétérogénéisation. En effet, le «sens» frégéen est abstrait bien qu'objectif : il est là avant d'être compris. Pour Wittgenstein, il n'y a pas de sens sans compréhension de sens, et c'est la compréhension qui instaure et/ou sauvegarde l'hétérogénéité. On comprend «par analogie» dont on fait un usage tactique et mouvant. Les «objets» à comprendre sont, dit Wittgenstein, *Vergleichobjekte* (objets de comparaison) qui ne se laissent pas déterminer à partir d'un paradigme qui fonctionnerait nécessairement comme une «dangereuse mythologie». Comprendre, c'est subsumer l'hétérogène en le sauvegardant. Cette résistance à la séduction de la totalisation est sans doute difficile à réaliser, et c'est pourtant ce que la thérapie wittgensteinienne nous prescrit. La compréhension ne se détermine pas à partir d'une *Erlebnis* globalisante ou d'une expérience gestaltiste, à partir d'un travail inférentiel sur fond de paradigme ou de modèle. Le plus loin que Wittgenstein a pu avancer dans l'explicitation de cette idée, consiste dans l'élaboration de l'analogie (en effet, le raisonnement philosophique de Wittgenstein est lui-même analogique!) entre «comprendre le discours» et «comprendre une phrase musicale» ou «comprendre un visage». Dans les trois cas, dit-il dans les *Bemerkungen über Frazer's Golden Bough*¹⁰, il s'agit «d'une présentation synoptique (*übersichtliche Darstellung*) qui nous permet de comprendre, c'est-à-dire précisément de 'voir les corrélations'». L'analogie, en opposition avec la démonstration, sauvegarde l'hétérogène puisqu'elle esquivé toute téléologie et toute essentialisation. Remarquons que l'hétérogène chez Wittgenstein ne doit pas être localisé nécessairement

10 In *The Human World* (traduction A. C. Miles et R. Rhees), 3 (1971), 28-41.

dans une certaine mystique du silence et de l'indicible -certes présente et agissante du *Tractatus* aux *Philosophical Investigations* - mais bien plutôt dans sa «méthode» thérapeutique instaurant l'hétérogénéisation comme effet même de la compréhension.

C'est la subjectivation du sens (Merleau-Ponty) ou la compréhension du sens (Wittgenstein) qui bloque la tendance «naturelle» à l'homogénéisation par l'observateur absolu. On peut avancer d'un pas plus radical en faisant appel au dernier Merleau-Ponty proposant dans *Le visible et l'invisible*¹¹ que ce «sujet qui comprend» st en fait un *sujet barré* ou *biffé*, totalement vide de représentations et de «pensées», inexistant en tant que source universelle du sens. Ce sujet barré, je le suis «dans l'entrelacement de ma vie avec les autres vies, de mon corps avec les choses sensibles» -visibles, mais surtout les choses à toucher, à goûter-, «je le suis par le recoupement de mon champ perceptif avec celui des autres, par le mélange de ma durée avec les autres durées»¹². Le sujet barré n'est pas un sujet-regard mais un sujet-corps et surtout un sujet-intercorps. L'être-ensemble en communauté affective (l'affectivité n'a évidemment rien de cartésien puisqu'elle est toute dans la sensibilité des sens et des sentiments). c'est la co-subjectivité garante d'hétérogénéités. Merleau-Ponty rappelle dans ces pages brillantes que «si mes paroles ont un sens, ce n'est pas *parce qu'elles* offrent l'organisation systématique que dévoilera le linguiste»¹³: «en un sens, comme dit Husserl, toute la philosophie consiste à restituer une puissance de signifier, une naissance du sens ou un *sens sauvage*, une expression de l'expérience par l'expérience qui éclaire notamment le domaine spécial du langage. Et en un sens, comme dit Valéry, le langage est tout, puisqu'il n'est la voix de personne, qu'il est la voix même des choses, des ondes et des bois»¹⁴. La voix de personne, la voix du sujet barré, la voix de l'intercorps, c'est ce qui donne du sens (sauvage) au langage, ce sens étant radicalement *hétérogène*, comme la chair elle-même.

11 Paris, Gallimard, 1964.

12 *Op. cit.*, 74.

13 *Op. cit.*, 202.

14 *Op. cit.*, 203-204.

On vient d'illustrer l'horizon philosophique des linguistiques du *sens hétérogène* en évoquant quelques intuitions de Wittgenstein et de Merleau-Ponty. Ces quelques lignes devraient déjà suggérer que la mise en rapport du sens avec la compréhension et la subjectivité, avec l'intersubjectivité et la communauté est un geste nécessaire pour qu'il pourrait y avoir question d'une *pragmatisation* de la sémantique. La sémantique a comme objet le *sens homogène*, la pragmatique le *sens hétérogène*. Promouvoir la perspective pragmatique, c'est mettre en valeur les *hétérogénéités* du sens. Il faudrait éviter de dire que les *hétérogénéités* du sens forment un sous-domaine de la pragmatique, une «spécialité» ou l'objet de l'une ou l'autre école de linguistes pragmaticiens. La pragmatique en tant que telle considère le *sens* sous l'angle de ses *hétérogénéités*. C'est bien ce qui la distingue de la sémantique qui traite du sens sous l'angle de son *homogénéité*, toujours abstraite et reconstruite, le sémanticien se transformant nécessairement en observateur absolu. Le «sens et ses hétérogénéités», c'est bel et bien, c'est ni plus ni moins le domaine de la pragmatique, et impossible de la dissocier des intuitions profondes et radicales que Wittgenstein et Merleau-Ponty ont formulées sur le *sens*.

Le domaine de la pragmatique est aussi divers et multiple que sont diverses et multiples les méthodes qui se mesurent avec les hétérogénéités du sens. Aucune taxinomie des pragmatiques n'est exhaustive ni exclusive. Mais n'importe quel type de pragmatique se concentre sur un facteur d'hétérogénéisation de la «vie du discours». Etudier le sens sous l'angle de l'acte, comme dans la théorie (post-)austinienne ou comme en praxéologie, c'est déjà formuler des «régularités» gouvernées par des conditions qui cassent l'homogénéité du fait sémantique rendu dépendant de l'intentionnalité des locuteurs en situation d'interaction communicative. L'extension naturelle vers les actes de discours *indirects* augmente le degré d'hétérogénéité puisque l'on aura affaire très vite à une échelle qui va de l'indirection, par la suggestion et l'évocation, à la manipulation et la séduction, introduisant ainsi avec de plus en plus d'imprévisibilité des mécanismes stratégiques dépendants de motivations subjectives et exigeant, pour rester com-

municables, des procédures de compréhension de plus en plus subtiles. Si l'on se tourne vers un autre groupe de pragmatiques, celui mettant en valeur les grands principes pragmatico-déductifs comme les principes de coopération (Grice), de charité (Davidson), d'humanité (Quine), on constatera vite que la dominance de ces principes crée justement des espaces d'adhésion et de violation qui rend le phénomène discursif concret, le fait linguistique, totalement hétérogène à l'égard de l'a priori prescrit par ces principes. Et qu'en est-il des règles que l'analyse des discours, qu'elle soit fonctionnelle (à la Halliday) ou sémantico-idéologique (à la Pécheux), reconstruit à partir de ses corpus (par définition arbitraires)? Qu'y a-t-il de plus hétérogène que les *pratiques* discursives où on ferait même mieux de ne pas invoquer des règles mais tout au plus de simples généralisations? La cas de l'analyse conversationnelle (style Sacks et Schegloff) ne dément évidemment pas cette constatation: plus on se «spécialise» dans le choix de l'objet de l'analyse (par exemple, la conversation téléphonique, seulement sous l'angle des tours de parole), plus on se trouve envahi par l'hétérogénéité et plus les règles sémantiques générales sont pulvérisées. L'impuissance de la sémantique confrontée à la richesse et la multiformité des phénomènes va de pair avec la mise en valeur des facteurs d'hétérogénéisation se disséminant dans les discours et les interactions sémiotiques. Les pragmatiques en tant que projets empiriques (s'étant débarrassés fort heureusement de l'idéologie scientiste et positiviste) -le geste d'exclusion des pragmatiques en dehors de la linguistique empirique ne peut être justifié- sont bien salutairement et de plus en plus confrontées avec les *hétérogénéités du sens* insoupçonnées auparavant.

Il m'est impossible de présenter en ce lieu un panorama quelque peu exhaustif de ces recherches. La pragmatique française semble plus sensible que la plupart des pragmatiques anglo-saxonnes aux hétérogénéités du sens, et c'est sans doute parce qu'elle s'est formée aux enseignements de la soi-disant *linguistique de l'énonciation* dont Benveniste a esquissé les lignes de force. Qu'il y ait «de la subjectivité dans le langage», selon ses mots, doit être assumé, on l'a dit, pour que le domaine des hétérogénéités ait l'occasion de se déployer. Je ne mentionne que deux classes de

phénomènes qui se laissent grouper sous les deux métaphores de *l'échappée de sens* d'une part, et de la *rupture de sens* de l'autre.

On le sait depuis le temps des oracles et des augures, il y a des signes dont le sens se *donne* et se *retire* à la fois : l'interprétation de ces signes est hasardée et la possibilité d'une méprise reste toujours possible. Les pragmaticiens ont découvert que cette situation n'a rien d'exceptionnel et n'a même rien de tragiquement divinatoire. On est déchiffreur d'énigmes, decodeur de problèmes, herméneute de questions, du matin au soir. Le destinataire d'une énigme, d'un problème, d'une simple question est certes partagé et séparé de soi, et il se comportera comme le *sujet barré*, évoqué dans les pages qui précèdent à propos de Merleau-Ponty, puisqu'il se trouve être un sujet sans certitudes propositionnelles ni contours sociopsychologiques. Le sens n'est jamais là -si le sens ne se transforme pas non plus en non-sens, c'est bien que le sens s'échappe: il échappe à nos recherches et nos désirs, ce qui veut dire en fait qu'il s'impose à notre subjectivité barrée. Notre être-présent dans la *semiosis* est essentiellement de cette nature: ce qui *s'impose* à nos incertitudes et au vide de notre subjectivité, c'est bien *l'échappée du sens*. On voit comme on est loin de la conception aristoelico-frégéenne du signe porteur de sens. Pour la tradition qui va d'Aristote à Frege il y a stabilité de sens puisque le signe (le mot) renvoie à la réalité universelle (Aristote) ou au moins à la perspective dans laquelle ou au mode selon lequel cette réalité universelle se donne (Frege). Tout est stabilité et complétude dans ce modèle. L'échappée du sens, au contraire, introduit cette infinitude s'alliant de toute évidence à la mouvance de notre subjectivité barrée. Peirce l'avait bien montré: la *semiosis* est dynamique puisqu' elle est tributaire de l'infinitude des interprétations. Il faut ajouter, avec Merleau-Ponty, que notre subjectivité barrée est d'emblée la subjectivité de l'autre, que nos interprétations sont en fait des co-interprétations, que la prolifération du sens et en même temps son échappée se dessine sûr le fond des conflits et des alliances formant l'être-ensemble. L'échappée du sens, c'est également la *fuite du sens* en tant que construction du sens dans l'interlocution¹⁵.

15 Titre d'une belle étude de B. N. Grunig et R. Grunig, Paris, Hatier, 1985.

Le *travail* de l'interprétant doit tenir compte des «fabrications» du sens qui *s'échappe*, mais également des «artifices» du sens qui *se casse* : l'interprétation doit se mesurer aussi aux *ruptures* de sens. Certaines ruptures, brisures, fractures sont *montreées*, d'autres sont *constitutives*, pour employer une opposition conceptuelle due à Jacqueline Authier¹⁶ : les premières portent sur les manifestations explicites tandis que les secondes ne sont pas marquées en surface mais doivent être présupposées en tant qu'hypothèse sur la constitution des formations discursives. Cette classe d'hétérogénéités est de loin la mieux étudiée par les pragmaticiens français. Elle est pluriforme et extrêmement riche. C'est ainsi que le discours rapporté constitue évidemment déjà une rupture, tout comme la simple procédure des guillemets. Il y a en plus l'énorme domaine des marques métadiscursives : on sait que le sujet se construit à des niveaux distincts à l'intérieur de son propre discours, constatation qui a été d'ailleurs systématiquement analysée en «pragmatique de la *polyphonie*» par Ducrot. Le sujet peut construire à l'intérieur de son discours une image de lui-même en s'identifiant ou en se démarquant de cette image («pour faire savant», «pour parler comme les professeurs»), il peut marquer l'inadéquation des termes qu'il énonce («en quelque sorte», «métaphoriquement», «si l'on peut dire»), il peut s'auto-corriger («ou plutôt», «j'aurais dû dire», «que dis-je?»), il peut confirmer («c'est bien ce que je dis»), il peut corriger d'avance («au sens x du mot»)¹⁷. Ajoutons à cette taxinomie les inachèvements, les incomplétudes, les décalages, les suspensions, les auto-interruptions et les téléscopages¹⁸. Toutes ces stratégies de la part des locuteurs ont pour but la constitution de la *subjectivité barrée* ou *biffée*. On pourrait ajouter des mécanismes plus puissants encore puisque de plus grande portée : le paraphrasage, l'ironie, le proverbe et le slogan, l'imitation et le pastiche. Il y a éga-

16 J. Authier, «Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive, éléments pour une aporiche de l'autre dans le discours», dans DRLAV, 26, 1982, 91-151.

17 Cette liste est empruntée à D. Maingueneau, *Nouvelles tendances en analyse du discours*, Paris, 1987.

18 Exemplairement étudiés par les linguistes du groupe DRLAV (Paris III et VIII) et par le Groupe de Recherche UA 1032 du CNRS.

lement la classe des hétérogénéités de rupture *constitutives*, plus difficiles à détecter et d'extension maximale. Bakhtine, avec sa conception du dialogisme fondamental des interlocutions, et la psychanalyse ont donné des privilèges certains à l'*interdiscours* ou l'*intertexte*, la «citation» de discours antérieurs, plus enfouis, étant constitutive de sens et en même temps constitutive de rupture de sens. On peut dire enfin que ce qui constitue la communicabilité même des discours est une *interincompréhension* fondamentale reposant sur la *conflictualité* indissoluble de la relation intersubjective et donc sur une *incapacité* originaire (sans doute contrainte par l'inconscient individuel et collectif) de communiquer et de rendre son propre discours transparent (au sens aristotélico-frégéen) et significatif (sans échappée de sens, sans ruptures de sens). Rappelons pour toute évidence que ces recherches n'ont rien de spéculatif : elles concernent les phénomènes mêmes qui constituent le domaine empirique de la pragmatique.

La *grammaire de l'hétérogène* est-elle possible? Il s'agit évidemment de savoir de quelle «grammaire» on parle. Beaucoup de grammaires, parmi les plus illustres et les plus à la mode, sont *aliénées*. Elles ne sont plus capables d'absorber les hétérogénéités du sens, vu leur épistémologie contraignante ou hallucinatoire. Il est vrai qu'il revient à la grammaire de prononcer la mise hors de circulation du non-sens. Il faut lui reconnaître cette fonction prescriptive et normative. La grammaire *exclut et corrige*. C'est ainsi que fonctionne avec le succès que l'on lui connaît la grammaire «profonde» chomskyenne. Toutefois, le *sens hétérogène* n'est pas le non-sens. Le sens hétérogène est le sens de la phrase dont Wittgenstein dit : «Le *sens de la phrase* est tel que cette phrase n'a pas de sens»¹⁹. Wittgenstein lui aussi développe l'idée d'une «grammaire profonde», celle précisément tournée vers le sens de phrases qui n'ont pas de sens -ce dernier «sens» signifie alors «sens homogène», sens aristotélico-frégéen, sens stabilisé renvoyant en toute transparence à son fondement (soit la réalité universelle soit l'esprit manipulant son langage «interne», ses catégories éternelles et idéales). Cette grammaire dont Wittgenstein évoque la pertinence n'est ni linguistique ni philosophique: elle rassemble en un

19 *Philosophical Investigations*, 500.

seul domaine -le sens et ses hétérogénéité- les discours, les cultures et les communautés, bref tout ce que le sujet barré «produit» avec/pour les autres, champs de ruptures, présences toujours en fuite, réalités bien illusoires, intersubjectivités immanquablement fragiles.

H. PARRET
